



*Françoise
Giroud*

VOUS PRÉSENTE LE
TOUT-PARIS

PRÉFACE DE ROGER GRENIER

Callimard
Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

NOUVEAUX PORTRAITS, coll. «L'air du temps», 1954.
LA NOUVELLE VAGUE. PORTRAITS DE LA JEUNESSE, coll. «L'air du temps», 1958.
PORTRAITS SANS RETOUCHE, «Folio» n° 3486, 2001.
HISTOIRE D'UNE FEMME LIBRE, 2013.

Aux Éditions Fayard

LA COMÉDIE DU POUVOIR, 1977; LGF/Le Livre de Poche, 1979.
UNE FEMME HONORABLE, MARIE CURIE, 1981; LGF/ Le Livre de Poche, 1982.
LEÇONS PARTICULIÈRES, 1990; LGF/Le Livre de Poche, 1992.
ARTHUR OU LE BONHEUR DE VIVRE, 1997.
LES FRANÇAISES, 1999.
LA RUMEUR DU MONDE, JOURNAL 1997 ET 1998, 1999.
HISTOIRES (PRESQUE) VRAIES, 2000.
C'EST ARRIVÉ HIER, 2000.
ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS, 2001.
LOU, HISTOIRE D'UNE FEMME LIBRE, 2002; LGF, 2008.
DEMAIN, DÉJÀ, JOURNAL 2002-2003, 2003; LGF, 2005.
LES TACHES DU LÉOPARD, 2003.

Aux Éditions Plon-Fayard

CŒUR DE TIGRE, 1995; Pocket, 1997.
COSIMA LA SUBLIME, 1996; Pocket, 1998.

Aux Éditions du Seuil

LE JOURNAL D'UNE PARISIENNE, 1994; coll. «Points», 1995.
CHIENNE D'ANNÉE: 1995, JOURNAL D'UNE PARISIENNE (vol. 2), 1996.

Suite des œuvres de Françoise Giroud en fin de volume

FRANÇOISE GIROUD
VOUS PRÉSENTE LE TOUT-PARIS

FRANÇOISE GIROUD
VOUS PRÉSENTE
LE TOUT-PARIS

*Nouvelle édition préfacée
par Roger Grenier*

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952.*
© *Éditions Gallimard, 2013, pour la présente édition.*

Préface

Ces Portraits, j'ai eu le privilège de les lire sur épreuves au marbre de l'hebdomadaire France Dimanche, où je galérais sous le titre faussement flatteur de chef du rewriting. Françoise, elle, était une vedette et, chaque semaine, je recevais son Portrait, que nous appelions, en raison de notre américanomanie, son close up. Cela n'avait d'ailleurs rien d'incongru, puisque Françoise elle-même dit qu'elle en a trouvé l'idée en lisant le New Yorker. Et je veillais sur son close up jusqu'à ce que, coulé en plomb par les linotypes, mis en pages au marbre, il aboutisse sur les rotatives.

Peu après, Pierre Lazareff créa chez Gallimard une collection au titre explicite : L'Air du temps. Le second volume fut consacré à ces portraits avec pour titre Françoise Giroud vous présente le Tout-Paris.

Il y avait une courte préface de Marcel Achard et le premier article, puisque le volume était composé selon l'ordre alphabétique, était aussi un portrait de l'auteur de Jean de la Lune. On me permettra de signaler à ce propos une nouvelle coïncidence, la première étant que j'avais vu naître ces Portraits au marbre du journal. Marcel Achard, je l'avais connu dès mon enfance, car il avait épousé Juliette, notre voisine, à Pau. Il

voulait que je devienne son secrétaire. En juin 1939, il me demanda de le rejoindre en septembre. Mais, en septembre, ce fut la guerre. Je n'ai donc jamais été le secrétaire de Marcel Achard. La guerre finie et quelques années s'étant écoulées, en lisant le tableau plein d'ironie et de malice que Françoise Giroud dessine de la vie intime de Marcel et Juliette Achard, je me suis dit que je l'avais échappé belle.

On sait que, toute jeune, Françoise Giroud a travaillé dans le cinéma. Mais elle est discrète. Elle finit par avouer quand même, dans son portrait de Jean Renoir, qu'elle a « eu la chance de collaborer avec lui ». Elle a été script dans *La Grande Illusion*. À mesure qu'on lit son article, on voit que l'émotion l'emporte. Elle finit par écrire : « [...] je l'aime tendrement et c'est à la fois rare et doux de pouvoir admirer qui l'on aime, aimer qui l'on admire. »

Paradoxalement, ces Portraits ont valu à leur auteur davantage de critiques pour les éloges qu'elle décernait que pour ses coups de patte, pourtant assez largement distribués. Le portrait de l'homme politique Antoine Pinay, alors président du Conseil, a fait scandale parce qu'il commence par : « Mais qu'est-ce qu'il a, M. Pinay ? [...] Qu'est-ce qu'il a pour être aussi sympathique ? »

Et surtout, elle l'a elle-même évoqué : « Une descente en flammes m'accueillit dans *Les Temps modernes*, la revue de Sartre, me laissant sidérée. » Mais une des grandes vertus de Françoise était de savoir tirer une leçon de ses échecs ou de ses erreurs, de faire passer sa volonté d'apprendre avant sa rancune. Au point que, lorsqu'elle fut à la tête de *L'Express*, elle embaucha Jacques-Laurent Bost, auteur de l'article meurtrier des *Temps modernes* (les Portraits comportent d'ailleurs un article sur Sartre et Bost y est cité).

D'autres ont su se montrer plus galants envers Françoise. Un exemple. Camus s'était mis à penser que Pierre Mendès-France,

s'il revenait au pouvoir, pourrait apporter une solution à la crise algérienne. Pour contribuer à le ramener à la tête du gouvernement, il renoua avec le journalisme actif, à L'Express. Cela lui valut quelques sarcasmes, en raison même de la personnalité de la rédactrice en chef Françoise Giroud, qui avait été formée à l'école de Paris-Soir. Et Camus, depuis son bref passage, en 1940, à Paris-Soir, n'avait cessé de vomir ce « journal de midi-nette », comme il disait. On ne manqua pas de le lui rappeler. Chevaleresque, il se déclara solidaire de sa rédactrice en chef.

L'époque et les hommes de ce recueil appartiennent à un temps qui semblera proche aux uns et lointain aux autres. Françoise Giroud nous dit quelle doit être notre attitude face à ces témoignages qui ont fait l'actualité, autrefois. C'est quand elle écrit, à propos de François Mitterrand :

« Il ne regarde en arrière que pour y trouver de quoi se passionner pour sa rude époque et la trouver à la fois enivrante et moins exceptionnelle que veulent bien le soupirer ceux qui ont oublié l'histoire ou qui ne l'ont jamais sue. »

ROGER GRENIER

MARCEL ACHARD

Quelque amour au cœur, le cœur sur la main et la main tendue, Marcel Achard, prince de la scène, tient depuis vingt-cinq ans dans le théâtre français le rôle de l'auteur à succès.

Un double rôle.

Il écrit son soixante-seizième film, mais à dix-neuf ans il a failli se suicider parce qu'il crevait de faim.

Il fait répéter sa vingt-sixième pièce. Il est joué à la Comédie-Française, traduit dans toutes les langues, mais à vingt ans on l'appelait « l'Idiot ».

Il est le plus Parisien et le plus comique des auteurs dramatiques, mais il est né, avec le siècle, dans les brumes tristes de Lyon.

Il est officier de la Légion d'honneur, il tutoie les ministres, il sera académicien, mais il est le fils du bistrot-tabac de Sainte-Foy-lès-Lyon.

Il éclate d'un rire énorme à ses propres plaisanteries, jusqu'à ce que disparaissent ses petits yeux bleus derrière ses vastes lunettes, mais l'écho de ce rire a, dans ses pièces, le son des sanglots.

Il a démissionné de la Société des Auteurs dramatiques

et du Syndicat des Auteurs parce qu'on voulait le contraindre à y faire de la politique ; mais il est prêt à mourir pour une cause : la liberté de ne pas faire de politique.

— Je n'y connais rien... Quand je pense que je vote ! Mais si je m'entendais parler politique, je me mettrais dans une pièce pour me moquer de moi, tu comprends ce que je veux dire ?

Il triche tellement au jeu qu'il est impossible de ne pas le lui faire remarquer, même lorsqu'on est son partenaire, mais il est incapable de vous faire tort d'un franc.

Il est soigné, coquet, parfumé ; il traîne trois heures tous les matins dans sa salle de bains et se ruine en cravates, mais il dit : « Avec la gueule que j'ai, tu penses bien qu'avec les femmes je ne peux compter que sur le baratin... »

Il est poli avec les dames, choyé dans les salons, reçu chez les ambassadeurs, soucieux de plaire à chacun et, y réussissant, affirme volontiers qu'« il n'y a pas de salauds ». Mais il sait que, poli ou grossier, aimé ou haï, les dames, les salons et les critiques ne changent rien à la carrière d'une pièce et que la partie se joue seulement, et à chaque pièce, avec le public.

Il connaît par cœur les titres de toutes les pièces qui ont été jouées depuis cinquante ans, avec le nom de l'auteur et ceux des créateurs, mais il ne sait pas ce qu'il a fait hier.

Il est gourmand, il rêve sur des entremets et se bourre de framboises à la crème. Mais il dit, tragique : « Le drame de ma vie, c'est de grossir. Je voudrais être un fantôme... Autrefois, j'étais un fantôme... »

Il s'amuse follement depuis qu'il est metteur en scène, parce qu'il a découvert les joies malsaines de l'autorité.

— J'ai l'impression de tenir le milieu entre un colonel et un sergent de ville. Je dis oui, je dis non et tout le monde

dit : « Bien, monsieur Achard... » Je suis le crétin qui commande. Tu vois ce que je veux dire ?

Il se roule dans la vie comme on se roule sur l'herbe grasse un jour d'été, bute sur un tas de fumier, mais refuse de le voir et se hisse dessus pour humer les roses ; il proclame qu'il est heureux, et peut-être l'est-il puisqu'il est capable de tout, même d'applaudir frénétiquement aux succès de ses confrères.

Pourtant rien ne m'ôtera de l'idée que Marcel Achard, poète aux yeux tendres, aimé et comblé de gloire, eût préféré être un malabar, un de ces gars lourds aux hanches minces que l'on rencontre dans les chansons réalistes et que les filles ont dans la peau.

Il a la gaieté bruyante des clowns qui se retirent en trébuchant dans une pirouette, lorsque le bel athlète paraît.

Sous l'élégante carapace de « Monsieur le célèbre auteur » il semble que d'un coup d'ongle on pourrait atteindre et blesser le petit pion timide et bégayant, au faux col de celluloïd et aux lunettes d'acier, qui débarqua à Paris le vendredi 13 décembre 1918 avec quatre cents francs dans sa poche et de l'espoir plein le cœur ; le jeune homme maladroit qui apprit douloureusement à monter à bicyclette à vingt-six ans, tandis que blonde et belle et cruelle, Valentine Tessier le regardait tomber et riait, riait...

Avec ses quatre cents francs, il prit une chambre rue des Fossés-Saint-Jacques et s'acheta une paire d'énormes lunettes d'écaïlle pour ressembler à Harold Lloyd.

Et puis il se mit doucement à mourir de faim, parce qu'il était totalement incapable de vendre le papier à machine dont on lui avait follement confié la représentation, parce qu'engagé par Pierre Scize comme souffleur au Vieux-

Colombier, il fut si troublé par les jambes de la vedette Jane Bathory, qu'il en eut le souffle coupé : aventure désagréable pour un souffleur ; parce qu'on lui avait tellement dit qu'il était idiot, qu'il avait fini par le croire.

L'Idiot apprit alors qu'on peut vivre sans manger ou presque ; mais que pour toucher le fond de la misère, il faut ne pas savoir où coucher.

Il eut, un soir, tellement envie d'étendre son dos las qu'il se pencha très bas sur le lit de la Seine. Henri Béraud le retint à temps et insista auprès du rédacteur en chef de *l'Œuvre*, Robert de Jouvenel, pour que l'on confiât quelque menu travail à l'Idiot.

Ce fut la rubrique des Halles. Il s'y montra lyrique. On se montra indulgent. C'était un tout petit peu d'argent, de quoi aller de temps en temps au théâtre, une salle de rédaction chauffée, quelques rédacteurs apitoyés par son incroyable maladresse à s'exprimer et qui lui témoignaient quelque gentillesse...

Et puis un soir... Un soir, il est encore là à 8 h 30, parce qu'en vérité il ne sait guère où aller, lorsque Jouvenel arrive en trombe : la délégation allemande, qui vient signer le traité de Versailles, est annoncée et *l'Œuvre* n'a pas envoyé de reporter. C'est l'oubli, la gaffe impardonnable. Quelqu'un doit bondir sur-le-champ.

— Il n'y a que ce c... d'Achard, déclare le secrétaire de rédaction.

Achard écoute, tremblant, recroquevillé.

— Envoyons-le, décide Jouvenel.

— C'est impossible, vous savez qu'il est idiot.

Mais oui, il est idiot. Il ne l'ignore pas. Il ne demande rien que de continuer à tirer à la ligne en écrivant le cours

des Halles. Pourtant, il faut obéir à Jouvenel, trouver un taxi, partir en pleine nuit pour Versailles.

À Versailles, pas d'Allemands. Ils sont à Vaucresson. Le chauffeur erre dans l'obscurité, se trompe de route et, au compteur, les chiffres tournent, tournent. Et Achard se répète : « Je suis idiot. Je suis idiot... »

Sur la route, des automobilistes en panne font de grands signes. Achard arrêta son taxi. Toute sa vie, il s'arrêtera devant ceux qui sont en panne.

— Pouvez-vous nous emmener ? Nous allons à Vaucresson.

Il accepte et, complètement démoralisé, raconte son histoire. Il ne sait pas que la chance vient de s'asseoir dans son taxi. Elle s'appelle Andrée Viollis, reporter du *Petit Parisien* et Tom Topping, représentant de l'Associated Press.

Les deux grands journalistes prennent le petit sous leur aile. Le lendemain, le *Petit Parisien* et l'*Œuvre* sont les seuls quotidiens qui publient une interview des plénipotentiaires allemands. L'article d'Achard est en première page.

Mais l'Idiot est convoqué dans le bureau du directeur. Son cœur, son pauvre cœur bat déjà très fort. On va le foutre à la porte, ça y est... Non, on le félicite et on lui assure deux mille cinq cents francs par mois.

Il n'y a plus d'idiot. Il n'y aura plus jamais d'idiot, jamais. Il y aura un critique et, plus tard, un auteur dramatique, le premier de sa génération. Pourtant, il lui arrivera encore de coucher à l'asile de nuit. Il a rencontré à Pau une jeune fille rousse aux yeux verts, au teint éclatant, Juliette. Ivre d'amour, il l'épouse, l'emporte... et termine son voyage de noces à côté des clochards.

Il échoue avec sa jeune femme à la Fleur de Lys, place

Louvois, où le patron, Hauterive, un ancien comédien, leur déclare :

— Vous êtes chez vous... Vous paierez quand vous voudrez...

Ils veulent bien, mais ils ne peuvent pas souvent. Et, au bout de deux mois, la maison est pleine de jeunes gens bruyants qui discutent âprement de l'art de Chaplin, qui boivent, qui mangent et qui chassent, par leurs éclats, les rares clients sérieux de l'établissement.

Depuis, Marcel Achard, couvert d'honneur et de dollars, a été deux fois scénariste à Hollywood, où il est devenu un grand ami de Chaplin. Depuis, Juliette Achard est devenue l'une des femmes les plus brillantes et les plus redoutées de Paris. Belle, elle a inspiré de violentes amours et de grands désespoirs. Spirituelle, elle est la joie de ses amis et la terreur de ses ennemis, qu'elle choisit parfois parmi les amis de son mari.

Dans ces cas-là, chacun reste sur ses positions. Il y a les amis de Monsieur, les amis de Madame. Tous les vendredis, un déjeuner réunit dans le petit appartement plein de fleurs de la rue de Courty huit ou dix personnes aux noms illustres agréées par les deux : Édith Piaf, Noël Coward, Pierre Brisson, Annabella, Korda... Les autres, ils les voient chacun de leur côté.

Henry Bernstein est, depuis de longues années, l'ami très aimé de l'un et de l'autre. Chez lui se déroula un drame : la mort de Gamin.

Gamin était un caniche noir, un des chiens avec lesquels on peut parler, qui savent vous écouter et parfois même vous répondre. Il était très vieux et bien fatigué lorsque Juliette l'emmena un soir dîner chez Henry Bernstein. Que se passa-t-il exactement ? Elle est persuadée aujourd'hui

encore que son chien s'est suicidé, qu'il s'est jeté par la fenêtre pour débarrasser ses maîtres bien-aimés de ce vieux Gamin impotent. Rien ne permet de dire qu'elle se trompe, et la mort tragique du caniche, écrasé sous ses fenêtres, a inspiré à Henry Bernstein une lettre très belle.

Entre Marcel Achard et sa femme, il y a ces liens de fer que crée un grand amour lorsqu'il a résisté à la double épreuve de la misère et du succès. Quelquefois, à un monsieur stupéfait, à une dame rougissante, Juliette demande :

— Vous avez vu *Nous irons à Valparaiso*? Vous avez reconnu Marcel, naturellement, dans le héros de la pièce? Mais si, voyons, c'est criant... D'ailleurs toutes ses maîtresses m'ont téléphoné pour me le dire...

Et elle enchaîne, impassible.

— « Je plains les femmes, je plains beaucoup les femmes », dit Marcel avec cette passion qu'il met dans chaque mouvement de son cœur, qu'il s'agisse d'un match de boxe, de la dernière pièce d'Anouilh ou d'un tournedos béarnais.

— « Et la tienne, tu la plains ? »

— « Ah non, pas la mienne. Elle, c'est spécial, tu comprends ce que je veux dire? Elle est quelqu'un de formidable. Et puis avec moi, elle n'a pas dû s'ennuyer, si ? »

Non, elle ne s'est sûrement pas ennuyée. Avant que soit joué *Auprès de ma blonde*, elle a mis ses bijoux au clou parce que Marcel n'avait rien produit depuis trois ans, mais elle ne s'est jamais ennuyée, et elle a dépensé avec allégresse les millions qui ont glissé entre ses mains depuis vingt ans et qui continueront à glisser tant que Marcel Achard, tirant sur sa pipe, saisira son petit stylo en or, s'enfermera dans son bureau, reparaitra hirsute trois jours après en disant :

— Je crois que je viens d'écrire quelque chose de très joli...

Sans lui, elle eût peut-être été une brillante pianiste. Sans elle, il ne serait peut-être pas devenu Marcel Achard, héros de cette tragi-comédie qu'il appelle sa vie et qu'il est prêt à rejouer depuis la première réplique du premier acte.

L'autre jour, elle téléphonait devant lui à un fournisseur négligent : « Allô, c'est Mme Marcel Achard... Vous entendez ? Mme Marcel Achard... » Et comme elle s'énervait au bout du fil, il saisit le récepteur et déclara :

— Allô, ici c'est le mari de Mme Marcel Achard...

Il écrit comme les autres parlent, sans effort, sans angoisse devant la page blanche, saisi soudain par de longues crises de paresse d'où il émerge repentant, avec un nouveau sujet, une histoire d'amour.

Un homme, une femme ; une pièce, un succès.

JEAN ANOUILH

Quarante-deux ans, de gentils yeux bleus pointus, une tête châtain d'adolescent tourmenté par l'acné, et on le traite déjà comme s'il était mort ou académicien !

Fleurs, couronnes, commentaires respectueux sur son œuvre, sur ce qu'il a voulu dire (j'admire toujours ceux qui savent si pertinemment ce qu'un auteur a voulu dire alors que l'auteur le sait si rarement lui-même), critiques empreintes de « la plus haute considération » comme celle que l'on envoie à la fin des lettres ennuyeuses, bref, tout ce que l'on écrit à propos de Jean Anouilh a fatalement une odeur de notice nécrologique.

Et c'est de sa faute. Il s'est si bien caché qu'on ne le voit plus : on l'imagine. C'est le Greta Garbo du théâtre.

Tout en haut de la petite pyramide d'auteurs dramatiques sur laquelle s'est édifié le théâtre français contemporain, il siège, mystérieux, hostile, intouchable.

— Jo, est-ce que je peux lui raconter l'histoire de... ? demande Monelle Valentin.

— Non.

— Mais, tu ne sais pas ce que j'allais dire.

— Ne le dis pas.

De lui, il n'entend livrer que ses pièces. Là, il est tranquille, elles sont bonnes et, en outre, elles plaisent. Il les montre avec l'assurance tranquille d'un ingénieur qui expose un moteur éprouvé dans une nouvelle carrosserie.

— Je connais mon métier, je suis sûr d'être un bon ouvrier, dit-il avec cette pointe légère d'accent bordelais qui ensoleille ses propos gris.

Ce n'est pas qu'il déteste parler, au contraire. Et ses amis, rares et fidèles, le prétendent bavard, souvent gai.

Est-ce parce que deux écrivains célèbres qu'il admirait fort et qu'il eut l'occasion de rencontrer le désappointèrent vivement lorsqu'il les découvrit, platement humains, humainement imparfaits, enrhumés ou s'emportant pour une côtelette mal cuite, qu'il craint, à son tour, de désepointer ?

— J'ai dit leurs noms, c'est idiot ! Et maintenant, naturellement, vous allez les répéter ? demande-t-il, presque satisfait d'avoir déjà une raison de regretter notre entretien. Pourquoi voulez-vous me faire raconter des c... ?

Comme il a peur ! Peur que ses paroles ne vailent pas ses écrits, peur que l'auteur ne semble pas à la hauteur de l'œuvre, peur que l'on se dise :

— Hé quoi ! ce n'est que ça, Jean Anouilh ?

Que ça. Oui. Le poète ? Un monsieur banal et mal cravaté, plat comme un lac à la surface duquel on attend, haletant, de voir crever des bulles. Le révolté ? Un monsieur bourgeois et cossu qui donna un bal pour les quinze ans de sa fille Catherine dans son hôtel particulier de Neuilly.

Il a peut-être raison de se cacher. On attend trop de lui. Derrière ses œuvres bruissantes de pitié pour la condition

Œuvres de Françoise Giroud (suite)

GAIS-Z-ET-CONTENTS: 1996, JOURNAL D'UNE PARISIENNE
(vol. 3), 1997.

Aux Éditions Grasset

CE QUE JE CROIS, 1978; LGF/Le Livre de Poche, 1979.

MON TRÈS CHER AMOUR..., 1994; LGF, 1996.

DEUX ET DEUX FONT TROIS, 1998; LGF, 2000.

Aux Éditions Hachette Littératures

PROFESSION JOURNALISTE. CONVERSATIONS AVEC MAR-
TINE DE RABAUDY, 2001; LGF, 2003.

Aux Éditions Robert Laffont

UNE POIGNÉE D'EAU, 1973.

ALMA MAHLER OU L'ART D'ÊTRE AIMÉE, 1988; Presses-Pocket, 1989.

JENNY MARX OU LA FEMME DU DIABLE, 1992; Ferryane, 1992;
Presses-Pocket, 1993.

Aux Éditions Orban

LES HOMMES ET LES FEMMES (AVEC BERNARD-HENRI
LÉVY), 1993; LGF, 1994.

Aux Éditions Maren Sell

ÉCOUTEZ-MOI: PARIS-BERLIN, ALLER RETOUR (AVEC GÜN-
TER GRASS), 1988; Presses-Pocket, 1990.

Aux Éditions du Regard

CHRISTIAN DIOR, 1987.

Aux Éditions Mazarine

LE BON PLAISIR, 1983; LGF/Le Livre de Poche, 1984.

Aux Éditions Stock

SI JE MENS, 1972; LGF/Le Livre de Poche, 1973.



Françoise Giroud vous présente le Tout-Paris

Cette édition électronique du livre
Françoise Giroud vous présente le Tout-Paris de Françoise Giroud
a été réalisée le 11 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139866 - Numéro d'édition : 248901).

Code Sodis : N54468 - ISBN : 9782072482830

Numéro d'édition : 248903.